



Jehan-Rictus

**LES
SOLILOQUES**

DU

PAUVRE

et autres poèmes

Préface de Cécile Vargaftig

LES SOLILOQUES DU PAUVRE

et autres poèmes

Jehan-Rictus



ISBN : 978-2-84626-188-3

© Éditions Au diable vauvert, 2009 pour la présente édition

Au diable vauvert
La Laune BP 72 30600 Vauvert
www.audiable.com

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

Préface

Depuis sa première apparition publique, en 1896, au cabaret des Quat-z-arts, on n'a jamais oublié Jehan-Rictus. Toute sa vie, il est édité et apprécié. Dès la guerre de 14, les soldats des tranchées popularisent ce mot qu'ils ont aimé dans ses poèmes : *le poilu*, et qui signifie simplement l'homme du peuple (*Malheur aux riches / Heureux les poilus sans pognon*). À sa mort, en 1933, une monographie célèbre ses écrits et établit sa légende. En 1960, Seghers lui consacre une anthologie, rééditée en 73. Pas un témoignage sur le Montmartre du début du siècle qui ne l'évoque. Régulièrement, de Marie Dubas à Jean-Claude Dreyfus, des artistes le déclament sur scène. Je me souviens avoir toujours connu, dans le bureau de mon père, bien en évidence sur la bibliothèque, le fac-similé de la première édition des *Soliloques du pauvre*, avec la couverture dessinée par Steinlein. Comme Gaston Couté, son équivalent campagnard, Jehan-

Rictus ne s'éteint jamais, et quand on croit que sa flamme fragile vacille, il y a toujours quelqu'un pour la ranimer, comme les éditions Au diable vauvert aujourd'hui. Ce n'est pas un classique dont on parle sans l'avoir lu, ce n'est pas un marginal branché qu'on se pique d'avoir dégotté, c'est une voix vraie, si vraie qu'on y croit encore, c'est une des rares voix de la misère et de la révolte, et tant que misère et révolte consumeront le cœur des villes et des banlieues, Jehan-Rictus ne s'éteindra pas.

La galère, comme on dit aujourd'hui qu'on n'en-voie plus les gens aux galères, il connaît. Il naît en 1867 à Boulogne-sur-Mer, d'un père anglais et d'une mère française. Il a 6 ans quand son père quitte la maison. Sa mère l'emmène avec lui à Paris, mais elle est folle et le maltraite. Plus tard, dans *Fil-de-fer*, son autobiographie romancée parue en 1906, c'est lui qui la traitera de tous les noms : madame de Tirlapapan, madame de Saint-Scolopendre, la marquise, c'est elle, toujours elle, encore elle. Elle qui le retire de l'école dès 13 ans, et l'envoie faire des sales boulots de merde qui épuisent le corps et l'âme. Trois ou quatre ans plus tard, il quitte la maison. Mieux vaut la rue que sa mère. Commence alors une vie d'errance, de

boulots précaires en logements de fortune. Ce sera l'expérience capitale de sa vie. À l'époque, Montmartre, où il tente de survivre, est un quartier très pauvre, fait de bicoques en bois, où se sont exilés les ouvriers et les familles populaires chassés du centre de Paris par les travaux d'Hausmann. C'est à Montmartre qu'il y a à peine vingt-cinq ans, la révolte de la Commune a commencé. (C'est d'ailleurs à Montmartre qu'on a construit le Sacré-Cœur pour « expier le crime des communards ».) Autant dire qu'il n'est pas le seul à vivre dans la rue ou tout comme.

À 22 ans, il trouve enfin une place au chaud : un poste d'employé qui lui correspond mieux, car il aime écrire. Il se stabilise, fréquente les poètes symbolistes à la mode à l'époque, publie quelques poèmes plutôt conventionnels dans diverses revues, se rapproche des anarchistes, mais reste insatisfait. Ce qu'il veut, c'est dire la vérité de sa jeunesse passée dans la rue, sans rien trahir de sa souffrance. C'est sur cette expérience-là que se fondera sa poésie ! Et pour dire la rue, la faim, le froid, la solitude, il faut inventer une forme nouvelle. Et d'abord, arrêter les alexandrins. Personne ne jacte en douze pieds dans la rue. L'octosyllabe ressemble bien davantage au parler de tous les

jours. Et puis le vocabulaire aussi doit changer. On s'en fout du bon français. Ce qu'il faut faire entendre, c'est l'argot des miséreux, des purotains, l'accent du faubourg parfois difficile à comprendre pour les oreilles bourgeoises (mais quoi, chacun son tour : les miséreux aussi ont parfois du mal à piger ce que disent les bourges). Ainsi naissent les *Soliloques du pauvre* : une suite de monologues dans lesquels un personnage s'exprime comme on parle à Montmartre, dans un français bourré d'élisions (on n'écrit que c'qu'on prononce), de fautes (mais n'est-ce pas la rue qui fixe la langue ?), et d'images que tout le monde peut comprendre : ainsi les lappe-la-boue qui bâillent, que même ceux qui utilisent le mot chaussures n'ont pas envie d'avoir aux pieds l'hiver.

La plupart des sept soliloques (dont plusieurs sont en trois parties) qui composent le livre se fondent sur cette observation simple que les souffrances physiques de ceux qui vivent dans la rue (la faim, le froid, le mal aux pieds ou au dos ou partout, la misère affective et sexuelle) entraînent souvent des troubles de la perception : mirages, hallucinations, confusion mentale. Chaque poème est donc souvent le récit d'une hallucination faite par le Pauvre : rêve d'un foyer heureux, d'amour, d'un lit

chaud, d'un bon repas, mais aussi par exemple du retour du sauveur Jésus-Christ. Et chacune de ses divagations entraîne un cruel réveil et un retour à la souffrance qui a provoqué ce « mirage » : la dure réalité de la rue, où à cette époque on croise davantage de chevaux que de regards humains. Ces soliloques, ces monologues, ces poèmes, il les dira sur scène, dans un cabaret, comme Aristide Bruant et d'autres *chansonniers* le pratiquent déjà. Mais pour cela, il veut un pseudonyme. Gabriel Randon, son vrai nom, ça ne va pas, et puis c'est le nom de sa mère. Non, il veut mieux qu'un nom. Il relit la *Ballade du concours de Blois*, de François Villon, le premier poète français à avoir écrit dans la langue de la rue. Un vers retient son attention : *Je ris en pleurs et attends sans espoir*. Il sera les deux premiers mots du vers, en vieux français : Jehan-Rictus, avec un trait d'union, car ce n'est pas un nom propre, mais presque une devise, une marque de fabrique. Oui, ce sera lui. Plus qu'un nom d'auteur, un nom de personnage : *J'suis aux trois quarts écrabouillé / Ent' le Borgeois et l'Ovréier / J'suis l'gas dont on hait le labeur, / Je suis un placard à Douleurs / Je suis l'Artiste, le Rêveur / Le Lépreux des Démocraties*. C'est donc le 12 décembre 1896 que naît Jehan-

Rictus, à l'âge de 29 ans, et ayant déjà bien vécu. De ce jour, il ne connaîtra plus jamais la faim. Il recevra même la Légion d'honneur quelques années avant sa mort, mais sera toujours fidèle au peuple qu'il continuera de côtoyer, puisqu'il vit à Montmartre. Il écrira peu (mais tiendra un journal qu'on a découvert à sa mort et qui n'a pour l'instant pas été publié), se produira beaucoup sur scène, et au fil des années, sa palette poétique prendra de l'ampleur. Ainsi, dans *Le Cœur populaire* (qui peut aussi s'entendre chœur), le poète prend-il la voix du petit garçon mal nourri, de la mère qui a perdu son fils, des enfants morts en bas âge et d'autant de destins tragiques du peuple de Paris... C'est maintenant tout le monde du faubourg qui a droit à la parole, et pas seulement le double de l'auteur.

Refus des patronymes classiques, langage parlé, argot inventif, scansion rythmée, appels à la révolte, déclamation sur scène, si les slameurs d'aujourd'hui sont les dignes héritiers de Jehan-Rictus, c'est d'abord parce qu'ils partagent, pour la plupart, le même désir de faire entendre les voix de ceux qui n'ont pas la parole, trop occupés à essayer de survivre dans un monde sans pitié.

Faire de la langue populaire, de l'argot, de l'accent, de justement ce qui aux yeux des classes bourgeoises vous stigmatise et vous exclut, la matière de vos poèmes, c'est à la fois subversif et respectueux. C'est rester fidèle à ses origines mais transcender le destin qu'on a voulu vous assigner. Lire Jehan-Rictus, comme lire Villon, Couité, ou les slameurs d'aujourd'hui, c'est affirmer que c'est le poète qui fait la poésie, et non la langue qu'il emploie.

Tant qu'il y aura des pauvres, il faudra toujours lire les *Soliloques du pauvre*, à haute voix pour bien les comprendre, car c'est une poésie qui doit s'entendre et se scander, et se rappeler ce simple mot *pauvre*, et de son sens, qu'aujourd'hui on cache sous une montagne de mots qui ne réchauffent pas : précaires, SDF, quart-monde, exclus, et j'en passe.

Tant qu'il y aura des pauvres, il faudra dénoncer la misère avec les mots de ceux qui la subissent.

CÉCILE VARGAFTIG, DÉCEMBRE 2008

Les Soliloques du pauvre

L'Hiver

Merd' ! V'là l'Hiver et ses dur'tés,
V'là l' moment de n' pus s' mettre à poils :
V'là qu' ceuss' qui tienn'nt la queue d' la poêle
Dans l' Midi vont s' carapater !

V'là l' temps ousque jusqu'en Hanovre
Et d' Gibraltar au cap Gris-Nez,
Les Borgeois, l' soir, vont plaind' les Pauvres
Au coin du feu... après dîner !

Et v'là l' temps ousque dans la Presse,
Entre un ou deux lanc'ments d' putains,
On va r'découvrir la Détresse,
La Purée et les Purotains !

Les journaux, mêm' ceuss' qu'a d' la guigne,
À côté d'artiqu's festoyants
Vont êt' pleins d'appels larmoyants,
Pleins d' sanglots... à trois sous la ligne !

Merd', v'là l'Hiver, l'Emp'reur de Chine
S' fait flauper par les Japonais !
Merd' ! v'là l'Hiver ! Maam' Sév'rine
Va rouvrir tous ses robinets !

C' qui va s'en évader des larmes !
C' qui va en couler d' la piqué !
Plaind' les Pauvr's c'est comm' vendr' ses charmes
C'est un vrai commerce, un méquier !

Ah ! c'est qu'on est pas muff en France,
On n' s'occupe que des malheureux ;
Et dzimm et boum ! la Bienfaisance
Bat l' tambour su' les Ventres creux !

L'Hiver, les murs sont pleins d'affiches
Pour Fêt's et Bals de charité,
Car pour nous s'courir, eul' mond' riche
Faut qu'y gambille à not' santé !

Sûr que c'est grâce à la Misère
Qu'on rigol' pendant la saison ;
Dam' ! Faut qu'y viv'nt les rastaçoères
Et faut ben qu'y r'dor'nt leurs blasons !

Et faut ben qu' ceux d' la Politique
Y s' gagn'nt eun' popularité !
Or, pour ça, l' moyen l' pus pratique
C'est d' chialer su' la Pauvreté.

Moi, je m' dirai : « Quiens, gn'a du bon ! »
L' jour où j' verrai les Socialisses
Avec leurs z'amis Royalisses
Tomber d' faim dans l' Palais-Bourbon.

Car tout l' mond' parl' de Pauvreté
D'eun' magnèr' magnifique et ample,
Vrai de vrai y a d' quoi en roter,
Mais personn' veut prêcher d'exemple !

Ainsi, r'gardez les Empoyés
(Ceux d' l'Assistance évidemment)
Qui n'assistent qu'aux enterr'ments
Des Pauvr's qui paient pas leur loyer !

Et pis contemplons les Artisses,
Peint's, poèt's ou écrivains,
Car ceuss qui font des sujets trisses
Nag'nt dans la gloire et les bons vins !

Pour euss, les Pauvr's, c'est eun' bath chose,
Un filon, eun' mine à boulots;
Ça s' met en dram's, en vers, en prose,
Et ça fait fair' de chouett's tableaux !

Oui, j'ai r'marqué, mais j'ai p'têt' tort,
Qu' les ceuss qui s' font « nos interprètes »
En geignant su' not' triste sort
S'arr'tir'nt tous après fortun' faite !

Ainsi, t'nez, en littérature
Nous avons not' Victor Hugo
Qui a tiré des mendigots
D' quoi caser sa progéniture !

Oh ! c'lui-là, vrai, à lui l' pompon !
Quand j' pens' que, malgré ses meillons,
Y s' fit ballader les rognons
Du Bois d' Boulogn' au Panthéon

Dans l' corbillard des « Misérables »
Enguirlandé d' Beni-Bouff'-Tout
Et d' vieux birb's à barb's vénérables...
J'ai idée qu'y s'a foutu d' nous.

Et gn'a pas qu' lui ; t'nez Jean Rich'pin
En plaignant les « Gueux » fit fortune.
F'ra rien chaud quand j' bouffrai d' son pain
Ou qu'y m' laiss'ra l' taper d'eun' thune.

Ben pis Mirbeau et pis Zola
Y z'ont « plaint les Pauvres » dans des livres,
Aussi, c' que ça les aide à vivre
De l'une à l'aute Saint-Nicolas !

Même qu'Émile avait eun' bedaine
À décourager les cochons
Et qu' lui, son ventre et ses nichons
N' passaient pus par l'av'nue Trudaine.

Alorss, honteux, qu'a fait Zola ?
Pour continuer à plaindr' not' sort
Y s'a changé en harang-saur
Et déguisé en échalas.

Ben en peintur', gn'y a z'un troupeau
De peintr's qui gagn'nt la forte somme
À nous peind' pus tocs que nous sommes :
Les poux aussi viv'nt de not' peau !

Allez! tout c' mond' là s' fait pas d' bile,
C'est des bons typ's, des rigolos,
Qui pinc'nt eun' lyre à crocodiles
Faites ed' nos trip's et d' nos boïaux!

L'en faut, des Pauvr's, c'est nécessaire,
Afin qu' tout un chacun s'exerce,
Car si y gn' aurait pus d' misère
Ça pourrait ben ruiner l' Commerce.

Ben, j' vas vous dir' mon sentiment :
C'est un peu trop d'hypocrisie,
Et plaindr' les Pauvr's, assurément
Ça rapport' pus qu' la Poésie :

Je l' prouv', c'est du pain assuré;
Et quant aux Pauvr's, y n'ont qu'à s' taire.
L' jour où gn' en aurait pus su' Terre,
Bien des gens s'raient dans la Purée!

Mais Jésus mêm' l'a promulgué,
Paraît qu'y aura toujours d' la dèche
Et paraît qu'y a quèt' chos' qu' empêche
Qu'un jour la Vie a soye pus gaie.

Soit ! — Mais, moi, j' vas sortir d' mon antre
Avec le Cœur et l'Estomac
Pleins d' soupirs... et d' fumée d' tabac.
(Gn'a pas d' quoi fair' la dans' du ventre !)

J'en ai ma claqu', moi, à la fin,
Des « P'tits carnets » et des chroniques
Qu'on r'trouv' dans les poch's ironiques
Des gas qui s' laiss'nt mourir de faim !

J'en ai soupé de n' pas briffer
Et d'êt' de ceuss' assez... pantoufles
Pour infuser dans la mistoufle
Quand... gn'a des moyens d' s'arrbiffer.

Gn'a trop longtemps que j' me balade
La nuit, le jour, sans toit, sans rien ;
(L'excès même ed' ma marmelade
A fait s' trotter mon Ang' gardien !)

(Oh ! il a bien fait d' me plaquer :
Toujours d' la faim, du froid, d' la fange,
Toujours dehors, gn'a d' quoi claquer ;
Faut pas y en vouloir à c't' Ange !)

Eh donc ! tout seul, j' lèv' mon drapeau ;
Va falloir tâcher d'ê't' sincère
En disant l' vrai coup d' la Misère,
Au moins, j'aurai payé d' ma peau !

Et souffrant pis qu' les malheureux
Parc' que pus sensible et nerveux
Je peux pas m' faire à supporter
Mes douleurs et ma Pauvreté.

Au lieu de plaind' les Purotains
J' m'en vas m' foute à les engueuler,
Ou mieux les fair' débagouler,
Histoïr' d'embêter les Rupins.

Oh ! ça n' s'ra pas comm' les vidés
Qui, bien nourris, parl'nt de nos loques,
Ah ! faut qu' j'écriv' mes « Soliloques » ;
Moi aussi, j'en ai des Idées !

Je veux pus ê't' des Écrasés,
D' la Mufflerie contemporaine ;
J' vas dir' les maux, les pleurs, les haines
D' ceuss' qui s'appell'nt « Civilisés » !

Et au milieu d' leur balthasar
J' vas surgir, moi (comm' par hasard),
Et fair' luire aux yeux effarés
Mon p'tit « Mané, Thécel, Pharès ! »

Et qu'on m' tue ou qu' j'aille en prison,
J' m'en fous, j' n' connais pus d' contraintes :
J' suis l'Homme Modern', qui pouss' sa plainte,
Et vous savez ben qu' j'ai raison !